

Echos de festival

67^e Festival du
Film de Berlin

9 au 19 février 2017



Pour mieux cerner l'âge du public-cible :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

www.imdb.com

(en anglais). Pour contrôler l'âge d'admission, cliquer "Parents Guide for" et entrer le titre du film en v.o.

Sommaire

Page 2

LA COMPETITION INTERNATIONALE INTEGRALE (24 titres en ou hors compétition)

Una Mujer Fantástica, Sebastián Lelio

Viceroy's House, Gurinder Chadha (Hors Compét.)

Page 3

Final Portrait, Stanley Tucci
The Dinner, Oren Moverman

Page 4

The Party, Sally Potter

Tolvon tuolla puolen – L'Autre Côté de l'Espoir, Aki Kaurismäki

Logan - The Wolverine, James Mangold (Hors Compétition)

Page 5

Django, Etienne Comar

T2 Trainspotting, Danny Boyle

Pokot – Spoor, Agnieszka Holland

Nous y revoilà !

La 67^e Berlinale s'est déroulée du 9 au 19 février 2017. Cette année, quelque 400 films de près de 60 pays ont été projetés. Qu'attendent nos gymnases pour organiser des voyages d'études à Berlin, afin de conjuguer la découverte de la ville avec quelques joyaux de ce festival qui se déroule juste avant ou pendant les relâches de février.

Le réalisateur et scénariste néerlandais Paul Verhoeven, qui a fait beaucoup parler de lui à Cannes 2016 avec son dernier film, *Elle*, était président du Jury international cette année. À son propos, l'indéboulonnable directeur artistique du Festival Dieter Kosslick a déclaré : « *Son audace créatrice, son talent multiple et divers se révèlent dans le large spectre de son œuvre* », Il suffit de se rappeler quelques titres mémorables du « Hollandais Violent » : *Robocop* en 1987, *Total Recall* en 1990, *Basic Instinct* en 1992, *Showgirls* en 1995, *Starship Troopers* en 1997, *Hollow Man* en 2000, *Zwartboek (Black Book)* en 2006, pour ne citer que ceux-là

parmi ses quelque vingt longs métrages.

Parmi le défilé international des invités : Geoffrey Rush (65 ans), ce merveilleux acteur qui perça en 1981 grâce au film *Shine*, dans lequel il interprétait le pianiste David Helfgott. D'aucuns se souviennent de Rush pour sa prestation dans la saga *Pirates of the Caribbean*, ou encore dans *The King's Speech* (Tom Hooper, 2011). Rush tient le rôle principal dans *Final Portrait* de Stanley Tucci (il y incarne notre célèbre compatriote Giacometti). Occasion pour le festival de remettre au comédien le prix de « La Caméra Berlinoise ». On a aussi eu le plaisir de voir Maggie Gyllenhaal, (la grande sœur de Jake) et Diego Luna dans le jury international. Hugh Jackman, Patrick Stewart et leur réalisateur, le grand James Mangold, Richard Gere, Steve Coogan, Laura Linney, Moritz Bleibtreu qui est à lui tout seul une véritable institution, Catherine Deneuve et Catherine Frot, Sally Hawkins ...

J'en passe, j'en oublie, et je vous en demande bien pardon ...

Sommaire

Page 6

Wilde Maus, Josef Hader

Sage Femme, Martin Provost (Hors Compét.)

Joaquim, Marcelo Gomes

Page 7

Helle Nächte, Thomas Arslan

El Bar, Alex de la Iglesia (Hors Compét.)

Return to Montauk – Retour à Montauk, Volker Schlöndorff

Page 8

Hao ji I - Have a Nice Day, Liu Jian

Ana, mon Amour, Călin Peter Netzer

Colo, Teresa Villaverde

Page 9

Résumés des 5 films de la section « Compétition internationale » que nous n'avons pas vus (donc pas d'étoiles !) dont trois ont été distingués par les jurys :

Testrol és lélekról – On Body and Soul, Ildikó Enyedi

Félicité, Alain Gomis

Bamui haebyun-eoseo honja - On the Beach at Night Alone, Hong Sangsoo

Beuys, Andres Veiel

Mr. Long, Sabu

B. NOTRE FLORILEGE DES SECTIONS « BERLINALE SPECIAL », « PANORAMA », ET « FORUM »

I am not Your Negro, Raoul Peck

Page 10

The Lost City of Z, James Gray

Maudie, Aisling Walsh

Page 11

Es war einmal in Deutschland... Bye Bye Germany ..., Sam Garbarski

In Zeiten des abnehmenden Lichts – In Times of Fading Light - Quand la lumière décline, Matti Geschonneck

Page 12

La reina de España, Fernando Trueba

Le jeune Karl Marx, Raoul Peck

Centaur, Aktan Arym Kubat

Page 13

Kongens Nei – The King's Choice, Erik Poppe

1945, Ferenc Török

Berlin Syndrome, Cate Shortland

Page 14

Menashe, Joshua Z Weinstein

Tiere, Greg Zglinski

Page 15

Masaryk, A Prominent Patient, Julius Ševčík

Barrage, Laura Schroeder

Pages 15-17

Impression globale à l'aune de 34 films sur les quelque 400 présentés

Commentaires

34 films sont recensés dans ces pages, avec une cotation en étoiles (barème ci-après). :

* *Sujet scabreux, horrique, violent ou tout simplement inintéressant ou ennuyeux. Vacuité thématique, peu ou pas compensée par des effets visuels et techniques. Difficile, voire impossible à visionner dans un cadre scolaire. Aucun intérêt pédagogique a priori.*

** *Sans prétention, distrayant, dialogues et mise en scène souvent maladroits, thématique ne s'adressant pas à tous les publics. Difficilement exploitable dans le cadre scolaire.*

*** *Récit raisonnablement dynamique et attrayant, absence appréciée d'effets racoleurs, bon casting, mise en scène soignée, plutôt pour un public averti ou tout simplement mature.*

**** *Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques prégnantes, traitées avec clarté et originalité, adaptées à un large public-cible curieux de tout et possédant un certain bagage culturel.*

***** *Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques intemporelles traitées avec clarté. Film exploitable dans 2 disciplines du PER ou plus. Éléments novateurs dans le langage cinématographique. Adapté à un large public.*

A. LA COMPÉTITION INTERNATIONALE (24 FILMS)
19 films de la section « Compétition internationale » que nous avons vus :

Una Mujer Fantástica, Sebastián Lelio, Chili, USA, Allemagne, Espagne 2017, 1h44 – **Mention spéciale du Jury Océanique – Ours d'argent du meilleur scénario – Prix Teddy *******

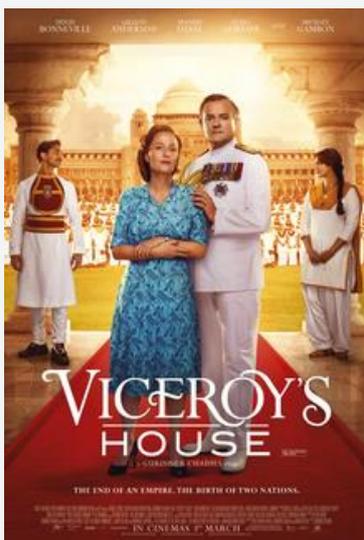
Chili, de nos jours. Marina et Orlando s'aiment depuis bientôt un an. Marina est serveuse et adore chanter. Orlando, de vingt ans son aîné, a quitté les siens pour elle. Un soir, après une soirée bien arrosée au restaurant, Orlando est pris d'un malaise, et fait une chute malencontreuse dans les escaliers. Aux urgences, les médecins ne peuvent que constater son décès. Les événements s'enchaînent alors, implacablement. Marina doit répondre aux questions d'une inspectrice de police que les contusions sur le cadavre interpellent. Les autorités et la famille d'Orlando n'ont que méfiance et rejet envers cette femme transgenre. Marina est interdite d'enterrement, chassée de l'appartement qu'elle partageait avec son amant, malmenée et menacée. Mais elle refuse de s'incliner, elle revendique le droit de pleurer celui qu'elle aimait. Plus les bien-pensants l'écartent et la brutalisent, plus elle semble forte, convaincue de son bon droit. Une battante, une femme fantastique, formidablement incarnée par Daniela Vega.

Viceroy's House, Gurinder Chadha, Inde, Grande Bretagne 2017, 1h46, Hors compétition, Distribution en Suisse : Pathé Films *****

1947, le règne colonial britannique en Inde touche à sa fin. L'arrière-petit-fils de la Reine Victoria, Lord Mountbatten Hugh Bonneville), emménage pour six mois avec son épouse (Gillian Anderson) et sa fille dans la demeure du Vice-Roi à Delhi : sa lourde tâche est d'organiser et superviser le passage du pays à l'indépendance. Bientôt, de violents affrontements éclatent entre les Hindous, les Musulmans et les Sikhs, et les 500 employés travaillant au palais ne sont pas épargnés. L'amour entre Jeet (Manish Dayal), un jeune serveur hindou, et Aalia (Huma Qureshi), une servante musulmane



Daniela Vega, la Marina de *Una Mujer Fantástica*



Comme dans les tragédies shakespeariennes, le couple du *main plot* (Gillian Anderson et Hugh Bonneville) et celui du *sub-plot* (Huma Qureshi et Manish Dayal)

au palais, est menacé par les divergences entre leurs communautés religieuses respectives.

Il y a 70 ans, sous l'égide des Britanniques, l'Inde a été divisée entre Pakistan musulman et Inde séculaire. Cette partition fut imposée à Mountbatten, et jamais pardonnée. Dans son drame historique, la réalisatrice Gurinder Chahda, dont la propre famille avait été happée dans la tourmente que fut la fin de l'empire britannique, examine le contexte politique des événements. Quel rôle ont joué Lord Mountbatten et son épouse ? Comment se sont déroulées les négociations avec l'élite politique (Jawaharlal Nehru, Mohandas Karamchand Gandhi et Muhammad Ali Jinnah) lorsque celles-ci se rencontrèrent au palais du Vice-Roi et se querellèrent sur les choix à faire ? Le film nous présente un couple vice-royal s'appliquant à instaurer et maintenir la paix entre les factions belligérantes, et payant de sa personne pour aller à la rencontre des peuples de l'Inde. Aalia et Jeet, séparés puis réunis, représentent bien sûr la finalité idéale mais utopique des efforts de Mountbatten.

Final Portrait, Stanley Tucci, Grande-Bretagne, France 2017, 1h30 ****

Inspiré de la biographie écrite par James Lord *A Giacometti Portrait*, le film se déroule à Paris, en 1964. Alberto Giacometti (Geoffrey Rush), Helvété génial, bougon et fantasque, se comporte en tyran dans son studio : épouse, frère (Diego, sculpteur et peintre, tous font ses trente-six volontés. Alberto est célèbre, ses œuvres se vendent bien, il cache ses gains dans son studio, au grand dam de son entourage. Un jour, Giacometti demande au critique d'art et biographe américain James Lord (Armie Hammer) de poser pour lui. Deux jours de

travail, tout au plus cinq... Mais à cause de l'idiosyncrasie viscérale de Giacometti, les séances s'étireront sur près de 3 semaines. Stanley Tucci nous dévoile les manies, les faiblesses, les doutes de Giacometti qui l'incitent, Pénélope moderne, à anéantir régulièrement sa création pour tout recommencer. Le film pénètre dans le quotidien et l'intimité du maître, deux ans avant sa disparition, et nous plonge dans le chaos de l'environnement (Rue Hippolyte-Maindron) et du processus créatif de cet artiste que Geoffrey Rush incarne à merveille.

The Dinner, Oren Moverman, USA 2017, 2h ****

Claire et Paul se préparent à rejoindre Stan et Barbara dans un restaurant gastronomique. Paul renâcle à sortir, il n'a guère d'atomes crochus avec son frère Stan, politicien chevronné en pleine campagne pour le poste de gouverneur, encore moins avec sa belle-sœur. Mais sa femme insiste, et gagne ! L'intrigue est découpée en chapitres, chacun introduit par une étape du repas : apéritif, entrée, plat principal, dessert etc. Entre chaque mets raffiné et présenté comme une œuvre d'art par une brigade stylée (on se croirait chez Ducasse ou Violier), de sombres secrets de famille font surface. Les fils des deux couples ont commis (encore impunément) un meurtre. Les parents veulent débattre sur le comportement à adopter : garder le silence et protéger leur progéniture, ou tout avouer et bouleverser à jamais la vie de chacun. Le ton monte, les échanges se font violents, la dispute étant ponctuée de flashback qui nous éclairent sur l'histoire de Paul et Stan, et sur la genèse du crime. Moverman place le conflit moral au cœur de ce thriller. Sauront-ils prendre la plus juste décision possible et quel en sera le prix ? Thématique prégnante



Geoffrey Rush (à gauche) incarnant Alberto Giacometti (à droite)



Giacometti (Geoffrey Rush) et le journaliste James Lord (Armie Hammer)



Laura Linney et Richard Gere (*The Dinner*)



Patricia Clarkson et Bruno Ganz (*The Party*)



(Kristin Scott Thomas)

servie par un quatuor au mieux de sa forme, Steve Coogan en pédagogue aliéné et haineux, Laura Linney et Rebecca Hall en féroces tigresses, Richard Gere en figure publique se découvrant une conscience.

The Party, Sally Potter, noir et blanc, Grande-Bretagne 2017, 1h11 – Prix de l'Association des cinémas d'art et d'essai d'Allemagne (Guild Film Prize) pour le meilleur film en compétition – Distribution en Suisse : FilmCoopi ****

Dans ce huis-clos filmé en noir et blanc (unité de lieu et de temps), 7 personnages vont s'entredéchirer. Janet (Kristin Scott Thomas) vient d'être nommée ministre du gouvernement britannique et a invité de proches amis pour célébrer sa nomination. Mais la fête ne sera pas ce qu'elle devait être. Bill (Timothy Spall, très amaigri), leur fait deux révélations brûlantes qui bouleversent Janet, sa femme, et leurs hôtes. Les liens d'amour et d'amitié sont mis à l'épreuve, les trahisons sont révélées. Derrière une façade cultivée et libérale se cachent des pulsions délétères. Les disputes s'enveniment, les protagonistes en viennent aux mains, pire même ! Pour sa huitième œuvre, la réalisatrice et auteure britannique Sally Potter a réuni une magnifique distribution. Les 7 comédiens auraient amplement mérité un Ours d'argent collectif d'interprétation ! Ce qui commence comme une comédie pleine d'humour et de finesse enfle peu à peu sur un dialogue acéré et brutal, et s'achèvera peut-être en tragédie. Les armes, avant tout des mots, sont maniées à merveille par les protagonistes, Patricia Clarkson, Bruno Ganz et Kristin Scott Thomas rassemblant le plus de *punchlines* (répliques percutantes) !

Tolvon tuolla puolen – L'Autre Côté de l'Espoir, Aki Kaurismäki, Finlande, Allemagne 2017, 1h38 – Ours d'argent pour la meilleure réalisation – Distribution en Suisse : FilmCoopi ***

Ce film, un conte didactique, raconte deux histoires qui se rejoignent au bout de vingt minutes, celle de Wikström, un sexagénaire finnois las de son quotidien monotone (il est représentant de chemises, sa femme boit) et celle de Khaled, un Syrien arrivé dans la cale d'un paquebot transportant du charbon, qui demande asile en Finlande. Wikström abandonne la vente et s'achète un restaurant à Helsinki. Khaled se voit refuser l'asile, mais décide de rester clandestinement en Finlande, vivant dans la rue, confronté quotidiennement au racisme, mais aussi à la sympathie. Wikström le découvre un jour près des containers de son établissement, il lui offre gîte et couvert, et même du travail. Tout semble aller pour le mieux... Kaurismäki veut montrer, à sa façon burlesque, que le monde pourrait être meilleur. Utilisant l'anachronisme pour universaliser son propos (personnages et décors des années 1950, sur fond de drame syrien, d'ordinateurs privés sophistiqués qui crachent des faux papiers, de téléphones portables...), Kaurismäki offre au travers de cette fable un miroir (grossissant) de notre société et du monde en général.

Logan - The Wolverine, James Mangold, USA 2017, 2h15 – Hors Compétition, Distribution en Suisse : 20th Century Fox ****

Dans un futur proche, la population des mutants a fortement diminué et les X-Men se sont dispersés. Logan (Hugh Jackman), dont le pouvoir d'auto-guérison s'amenuise, a sombré dans l'alcoolisme et gagne maintenant sa vie comme chauffeur de limousine, non loin de la fron-



James Mangold, Hugh Jackman, Patrick Stewart et la jeune Dafne Keen (*Logan*)



tière mexicaine. Il soigne dans un lieu secret le vieux Professeur Charles Xavier dont la santé est chancelante. Un jour débarque une fillette mutante du nom de Laura (Dafne Keen) : elle possède des capacités de combattante incroyables, qui en font une version juvénile de Wolverine. Elle est traquée par les sbires d'une puissante corporation, et ce parce que son ADN contient le secret qui la relie à Logan. Le Professeur attendait Laura, depuis longtemps. Logan, le Professeur et l'adolescente s'enfuient vers la frontière canadienne, talonnés par leurs ennemis Dans cette énième adaptation au cinéma des Comics Marvel, Wolverine et Charles-Xavier, usés, marqués, sont confrontés à la maladie, aux soucis d'argent, au déclin lié à l'âge. Logan est affaibli, et peine à remettre le monde en ordre, malgré la fureur passionnée qu'il y consacre. Mais il découvre une raison de ne pas baisser les bras : la jeune Laura, et d'autres jeunes individus qui ont besoin de lui pour avoir un avenir.

Django, Etienne Comar, France 2017, 1h57 – Distribution en Suisse : Pathé Films ***

France occupée, 1943. Chaque soir, le compositeur-guitariste de jazz Django Reinhardt charme les Parisiens. Alors que bien d'autres Manouches sont la cible de persécutions racistes, Reinhardt semble être protégé par sa notoriété. Ce jusqu'à ce que des agents de la propagande nazie exigent qu'il fasse une tournée en Allemagne, afin de contrebalancer l'influence de la musique « nègre » en provenance des Etats-Unis. Django Reinhardt essaie de refuser, mais ne trouve finalement le salut que dans la fuite. Des amis l'aident à se cacher avec sa femme enceinte et sa vieille mère dans un camp tzigane proche de Thonon-les-Bains. Quand il tente de traverser

le Lac Léman pour gagner la Suisse, les Nazis sont sur ses talons. Comar décrit un artiste un peu anarchiste dont la vie semble aussi improvisée que sa musique. La thématique est bien actuelle (fascisme tout-puissant, minorités persécutées) mais le traitement est figé, tout comme le jeu de Reda Kateb.

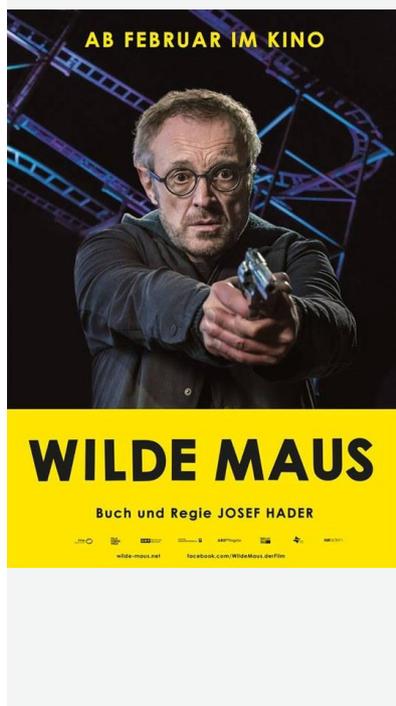
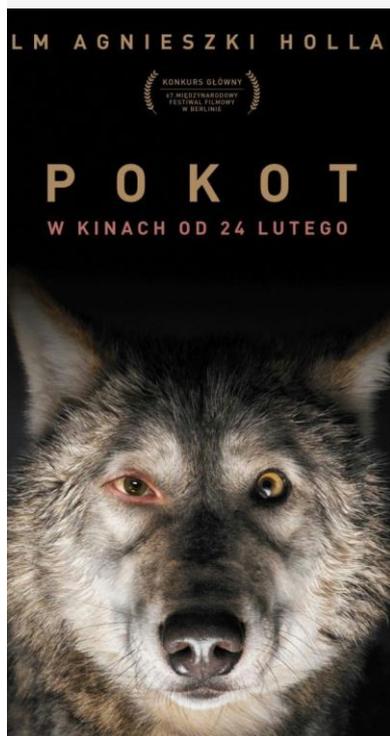
T2 Trainspotting, Danny Boyle, Grande-Bretagne 2017, 1h58 – Hors Compétition - Distribution en Suisse : Disney ***

« Trainspotting » était l'adaptation à l'écran, en 1996, du roman éponyme de l'écrivain écossais Irvine Welsh, un des chefs de file de la littérature trash britannique. Vingt ans plus tard, les quatre compères du premier film se retrouvent. Le long métrage a repris l'intrigue de « Porno » du même romancier Irvine Welsh. Mark Renton revient au seul endroit qu'il ait jamais considéré comme son foyer, Edimbourg. Spud, Sick Boy et Begbie l'attendent. Qu'a fait Renton des 16'000 livres qu'il a dérobées à ses amis ? Begbie est-il toujours incarcéré ? Si Sick Boy accueille Renton d'un coup de poing dans la figure, Begbie, sorti récemment de prison, cherche carrément à le tuer ! Quant à Spud, il manque de se suicider. Les événements s'enchaînent, rapidement, ne laissant à aucun des protagonistes le temps de souffler. Dans un monde chaotique et déjanté où sévissent souteneurs et prostituées, sur une musique assourdissante et endiablée, les quatre losers continuent à chercher le sens de la vie.

Pokot – Spoor, Agnieszka Holland, Pologne, Allemagne, République Tchèque, Suède, République Slovaque 2017 – **Prix Alfred Bauer (Ours d'argent décerné à un film qui ouvre de nouvelles perspectives)** ***



Reda Kateb (*Django*)



Ingénieuse à la retraite, Janina vit retirée dans un village de montagne près de la frontière tchéco-polonaise. Elle est passionnée d'astrologie, aime la nature et les bêtes, et observe une diète strictement végétarienne. Un jour, ses chiens disparaissent. Peu après, par une nuit de neige, on découvre le cadavre mutilé d'un homme, puis d'autres meurent dans des circonstances mystérieuses. Tous étaient des piliers de la communauté villageoise, et tous étaient passionnés de chasse. Auraient-ils été tués par des animaux sauvages ? Lorsque le prêtre du village, chasseur par hobby, périt dans les flammes de son église, c'est Janina qui devient suspecte. Agnieszka Holland nous livre un thriller fantastico-écologique profondément ancré dans la réalité quotidienne de la Pologne rurale; le film mélange audacieusement les genres – du polar plein d'humour à l'éco-thriller plein de suspense en passant par le conte de fée féministe.

Wilde Maus, Josef Hader, Autriche 2017, 1h43 ***

Georg, la cinquantaine, est LE critique musical viennois redouté et adulé, une véritable institution. Du moins le croit-il. Mais un jour, le journal restructure, et Georg est licencié. Abattu, humilié, il n'en dit mot à sa femme, Johanna, qui est de toute façon concentrée sur son désir d'enfant. Georg nourrit une immense colère et une grande soif de vengeance. Prétendant se rendre au travail, il zone dans le Prater et fait la connaissance d'un marginal, Erich, qui lui prête une oreille complaisante. Pour tuer le temps, Georg l'aide à remettre en état un rollercoaster en piètre état, le « Wilde Maus » (souris sauvage). Il s'ingénie aussi à pourrir la vie du cadre qui l'a licencié : poisson crevé dans sa piscine, rayures à sa carrosserie, insultes, harcèlement, vandalisme dans sa propriété, Georg achète même une

arme. Et rien ne le rassérène. On rit souvent dans cette comédie somme toute peu inspirée, on ne sait au fond pas très bien ce dont elle veut parler : crise des médias, mensonges dans le couple, acceptation/refus de l'échec, incapacité d'un cinquantenaire à affronter une existence sur le déclin... ? À chacun de décider.

Sage Femme, Martin Provost, France, Belgique 2017, 1h57 – Hors Compétition – Distribution en Suisse : Ascot-Elite ***

Ce scénario original de Martin Provost est, entre autres, une sorte d'hommage à la profession de sage-femme, dont la dénomination va changer : ce sont désormais des maïeuticienNES qui accoucheront les bébés. Claire (Frot), fin quarantaine, est une sage-femme expérimentée, appréciée, loyale et dévouée. Peut-être un peu sévère. Après près de 35 ans de silence, Béatrice (Deneuve), la femme à cause de laquelle le père de Claire s'est suicidé, surgit un beau jour dans la vie bien réglée de Claire. Elles sont toutes les deux à un moment charnière de leur existence dans un contexte compliqué : Claire va perdre son emploi, la maternité dans laquelle elle travaille va fermer. Béatrice qui aime la vie, les hommes, le jeu et la bonne chère, est rongée par un cancer terminal. Ces deux femmes qu'un lourd contentieux sépare vont-elles réussir à se rapprocher ? Très beau duo des deux Catherine qui donnent ici la mesure de leur grand talent.

Joaquim, Marcelo Gomes, Brésil, Portugal 2017, 1h37 ***

C'est une tête décapitée et exposée sur un pilier qui nous raconte la saga du héros national du Brésil, Joaquim José da Silva Xavier, surnommé Tiradentes (arracheur de dents), un Brésilien d'origines modestes qui prit, au XVIIIe



Tristan Göbel (Luis) et Georg Friedrich (Michael) dans **Helle Nächte**

siècle, le parti des esclaves contre les colons portugais. Le Brésil est alors gouverné par des dirigeants coloniaux corrompus. Le second lieutenant Joaquim s'est fait connaître comme chasseur de contrebandiers d'or. Il a vainement attendu une promotion méritée et une augmentation de solde, lesquelles lui sont régulièrement refusées, sans doute à cause de ses modestes origines. Ses supérieurs lui confient une mission : trouver de nouveaux filons aurifères dans une région inexplorée. Joaquim se met en route en compagnie d'un compatriote (premier lieutenant), et de 3 serviteurs, un Africain, un Indien et un métis. Plus ils prospectent (en vain), plus Joaquim doute du bien-fondé de leur mission et suppute qu'on a juste voulu l'éloigner. Il rencontre des groupes nourris par les idéaux des Lumières et adopte peu à peu leurs idéaux subversifs, prenant ample conscience de l'injustice fondamentale du colonialisme. Il le paiera de sa vie le 21 avril 1792, écartelé et décapité. Tiradentes est considéré de nos jours comme un héros national. Son histoire est passionnante, même si le film ne sait guère la raconter. Le héros est peu articulé, il est d'une ignorance crasse et croit que dans les colonies de l'Amérique du Nord règne le paradis sur terre. On ne sent pas son personnage évoluer, et on en apprend plus sur la recherche de l'or dans des eaux parfois infestées de piranhas que sur la montée de conscience de Joaquim.

Helle Nächte, Thomas Arslan, Allemagne, Norvège 2017, 1h26 - **Ours d'argent du meilleur acteur à Georg Friedrich** **

L'histoire d'un père (Michael, ingénieur) qui essaie de renouer avec son fils de 14 ans, Luis, après des années d'éloignement. Père et fils se sont retrouvés à l'enterrement du père de Michael, dans une partie reculée du nord

de la Norvège. Michael (Georg Friedrich) commence à fouiller dans les affaires de son défunt père, sous le regard désapprobateur de Luis. Aucun dialogue ne s'ébauche. Michael propose (impose) toutefois à son ado de passer quelques jours ensemble, de découvrir la région. Commencent alors un road movie et des journées à deux qui s'avèrent pénibles : ils ne se ressemblent guère et n'ont rien à se dire. Si Michael estime avoir fait beaucoup en faisant un premier pas, Luis s'accroche au ressentiment engendré par la longue absence de son père. Lors des longues journées du solstice d'été, durant lesquelles le soleil ne semble pas vouloir se coucher, Michael persiste, cherchant avec entêtement une ouverture de dialogue. Que dire ? Les paysages norvégiens sont verdoyants et solitaires. Les personnages : fades et plutôt taiseux. S'il est une attribution de prix que je ne comprends pas, c'est celle du meilleur acteur à Georg Friedrich qui incarne Michael. L'ennui personnifié. Et cette balade forcée dans la nature est, à mes yeux, le blues total.

El Bar, Álex de la Iglesia, Espagne 2017, 1h42 – Hors Compétition **

Un matin comme les autres dans un quartier populaire de Madrid. Dans un bar, quelques consommateurs. Soudain, à la sortie du bar, l'un d'eux est abattu d'une balle dans la tête. Un autre vole à son secours, et est aussi abattu. Terrifié, ce petit monde ne comprend pas ce qui se passe. Pourquoi n'y a-t-il personne dans la rue, devant le bar ? Y aurait-il un tireur d'élite sur un toit proche ? Le tireur serait-il dans le bar ? En fait, chacun ici pourrait être l'assassin, ou sa victime. De la Iglesia enferme ses personnages dans une situation où ils sont contraints de révéler qui ils sont. Tenailés entre terreur, espoir, élans égoïstes ou solidaires, ils



Hao Ji I – film d’animation chinois



Max Zorn (Stellan Skarsgård) et Rebecca (Nina Hoss) dans **Return to Montauk**



luttent pour survivre au sein de cette explosion de violence et d'impuissance. Entre thriller et comédie noire. Chaotique, cacophonique, trash, apocalyptique, scatologique, miasmatique, j'en passe, et des meilleurs : le fable amphigourique et hyperbolique de de la Iglesia est proprement abrutissante, à défaut de convaincante.

Return to Montauk – Retour à Montauk, Volker Schlöndorff, Allemagne, France, Irlande 2017, 1h45 **

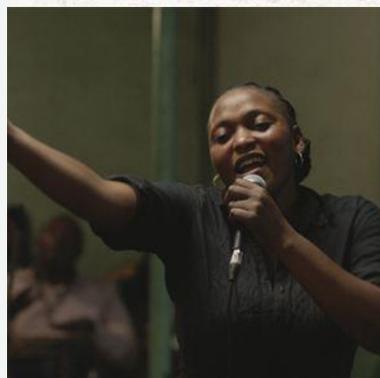
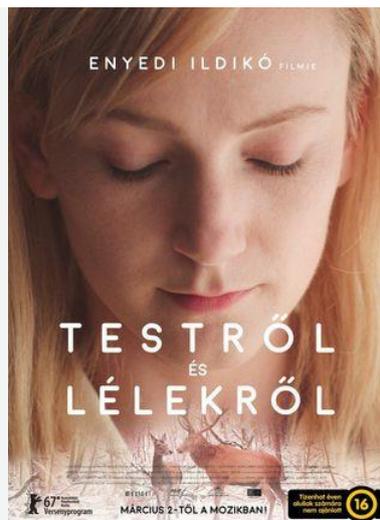
L'écrivain Max Zorn, jeune sexagénaire, se rend à New York pour y promouvoir son dernier livre. Sa femme Clara l'attend. Elle a participé aux préparatifs de la publication pour le public américain. Ce roman de Zorn, très personnel, relate l'histoire d'une histoire d'amour malheureuse. Max rencontre bientôt Rebecca (Nina Hoss), la belle Allemande qui était l'objet de sa flamme à l'époque. Elle est maintenant une avocate à succès à New York. Les deux retournent, pour un week-end, à Montauk, dans une petite ville côtière de Long Island où ils furent une fois heureux. Ils évoquent les années où ils ont vécu séparés, ravivant des souvenirs communs d'il y a 17 ans. Mais y a-t-il un présent ou un futur pour les sentiments d'autrefois ? Après son adaptation de « Homo Faber », Volker Schlöndorff revisite une fois encore l'univers de son ami Max Frisch. En déclinant, sans talent particulier, des variations sur les thèmes du bonheur et de la souffrance qui s'éveillent avec le souvenir. Peut-être est-ce le choix de Stellan Skarsgård dans le rôle de Zorn, ou est-ce que cela tient à l'âge des protagonistes ou tout bêtement au rythme narratif ? On n'y croit pas une seconde.

Hao ji I - Have a Nice Day, Liu Jian, film d'animation, République

populaire de Chine 2017, 1h17 * Une ville dans le sud de la Chine. Une valise contenant un million de yuan fait éclater des hostilités qui conduisent à des affrontements sanglants. Des chefs mafieux maniant l'aphorisme, des tueurs vieillissants, des gens las de se battre pour survivre, tous ceux qui arrivent à s'emparer de la valise s'y accrochent, sans succès. Les protagonistes errent dans un environnement urbain en pleine mutation, espérant en une vie meilleure promise par les signes et symboles du capitalisme qui s'imposent partout, même si Mao orne toujours les billets de banque. L'humour lapidaire de cette comédie noire veut offrir un miroir grossissant de comportements sociaux dans une Chine d'aujourd'hui, tiraillée entre stagnation et renouveau. On se lasse très vite de cette animation paresseuse, où seule la bouche d'un ou deux personnages bouge, et de cette bande-son (jazz américain et musiques traditionnelles chinoises) totalement abrutissante.

Ana, mon Amour, Călin Peter Netzer, Roumanie, Allemagne et France 2016, 2h07 – **Ours d'argent à Dana Bunescu pour le montage** *

Sept ans dans la vie de Toma et Ana, de jeunes Bucarestois, au bord de la séparation. Ils se sont rencontrés à l'université : ils se plaisent, et s'installent ensemble, contre l'avis de leurs parents respectifs. Ana souffre d'attaques de panique, elle a des comportements souvent infantiles, ce qui choque Toma, tout en le fascinant. Il lui fait voir des spécialistes, il s'occupe d'elle comme si elle était son enfant. Et Ana semble se complaire dans ce rôle. Le couple s'isole peu à peu de ses amis et parents. Lorsqu'Ana tombe enceinte, elle décide de suivre une thérapie, et trouve peu à peu des ressources qui font d'elle une femme forte,



Vero Tshanda Beya qui tient le rôle-titre dans **Félicité**



Kim Min Hee dans **On the Beach at Night Alone**

indépendante. C'est alors que le monde de Toma bascule. Un récit des séquelles du passé, de traumatismes et de frustrations, de tabous et de vécus refoûlés. Que ce soit une image de la société roumaine ou un fatras de circonvolutions psychanalytiques : ennuï mortel !

Colo, Teresa Villaverde, Portugal, France 2016, 2h16 *

Dans le Portugal d'aujourd'hui, frappé de plein fouet par la crise économique, au sein d'une agglomération de béton, métal et verre désertée, le quotidien d'une jeune fille et de ses parents : le père au chômage ne se voit aucun avenir, la mère est épuisée par des heures supplémentaires qui ne paient pas les factures, l'adolescente se sent trahie par ses parents qui n'assument plus leur rôle de pourvoyeurs. La famille subit une lente mais incontournable implosion. Chacun va se recycler, séparément. L'ultime plan du film montre une masure isolée, dont tous les accès sont fermés, une sorte de caveau : plan métaphorique qui confirme le sentiment d'étouffement, d'enfermement que distille tout le film. On a peine malheureusement à s'intéresser aux protagonistes, qui manquent singulièrement d'authenticité.

Résumés des 5 films de la section « Compétition internationale » que nous n'avons pas vus (donc pas d'étoiles !) dont trois ont été distingués par les jurys :

Testrol és lélekről – On Body and Soul, Ildikó Enyedi, Hongrie 2017, 1h56 – **Ours d'Or 2017 – Prix du Jury Oecuménique – Prix Fipresci – Prix du Jury des lecteurs de la Berliner Morgenpost** – Distribution en Suisse : FilmCoopi

Une étrange histoire d'amour qui se déroule dans un abattoir de Budapest, une fable contempo-

raine sur la difficulté à communiquer ses sentiments. Sur les peurs et les inhibitions mais aussi les plaisirs liés à l'ouverture aux autres.

Félicité, Alain Gomis, France Sénégal, Belgique, Allemagne et Liban 2017, 2h02 – **Grand Prix du Jury 2017**

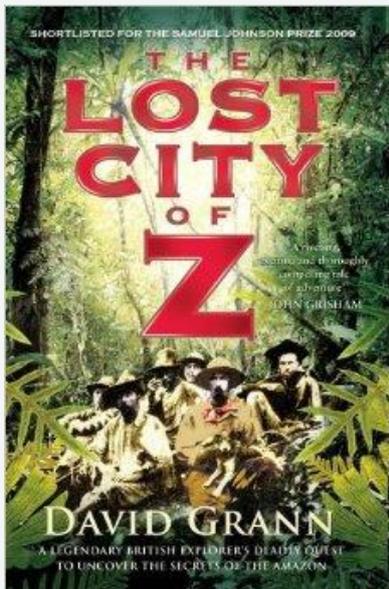
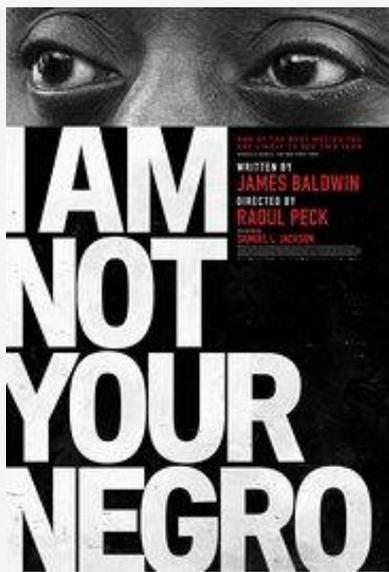
Les heures et malheurs de Félicité qui chante le soir dans un bar de Kinshasa, et que le sort frappe cruellement quand son fils de 14 ans est victime d'un accident de moto. Pour payer une coûteuse opération, elle se lance dans une quête désespérée et c'est Tabu, un client qui aime sa voix et qui l'aime tout court, qui volera à son secours.

Bamui haebyun-oseo honja - On the Beach at Night Alone, Hong Sangsoo, République de Corée 2017, 1h41 – **Ours d'argent de la meilleure actrice à Kim Minhee**

Pour oublier sa liaison avec un cinéaste marié, la célèbre actrice Younghee s'envole pour Hambourg. Au cours de longues pérégrinations sur les rives de l'Elbe et dans les parcs hivernaux, elle essaie d'y voir clair dans son passé et dans la direction qu'elle veut donner à sa vie.

Beuys, Andres Veiel, documentaire, Allemagne 2017

Le film trace le portrait de l'artiste allemand Joseph Beuys (1921-1986) l'homme au chapeau-feutre. Artiste et visionnaire en avance sur son temps, il a produit quantité de dessins, sculptures, vidéos, installations artistiques, etc. Il fut le premier artiste allemand à être exposé en exclusivité au Guggenheim de New York, alors que les milieux spécialisés, le considéraient encore comme auteur du « *most expensive trash of all time* » (trash = poubelle). À



Sally Hawkins dans *Maudie*

grand renfort d'archives audio et video, Andres Veiel laisse l'artiste se présenter et renforcer le concept généralement admis de nos jours que l'art de Beuys a puisé directement dans les débats sociaux, moraux et politiques contemporains.

Mr. Long, Sabu, Japon, Hong-Kong, Chine, Taiwan, Allemagne 2017, 2h09

Long, tueur professionnel taïwanais rate un contrat au Japon, et doit se cacher. Un petit garçon lui apporte eau et vêtement, et bientôt, Long prend soin de l'enfant et de sa mère toxicomane. Il ouvre avec succès un stand de fast food taiwanaise, et trouve le bonheur dans sa famille reconstituée. Le film lie histoire de gangsters, intrigue romantique et reconversion sociale.

B. NOTRE FLORILEGE DES SECTIONS « BERLINALE SPECIAL », « PANORAMA », ET « FORUM »

I Am Not Your Negro, Raoul Peck, Documentaire, France, Etats-Unis, Belgique, Suisse 2016, Section Panorama - 1h33 - **Prix du public de la section Panorama *******

Ce constat désabusé sur l'essence raciste et violente du « Pays de la liberté et du rêve américain » est fait par le célèbre écrivain américain James Baldwin (1924-1987). En juin 1979, il entame l'écriture de *Remember this House* qui ne fut jamais achevé : ses souvenirs personnels de trois amis, illustres et ardents défenseurs des droits civiques de l'Amérique noire, et de leur assassinat, Malcolm X, Medgar Evers and Martin Luther King. Il livre aussi sa réflexion et le récit de sa propre expérience d'Américain noir. Raoul Peck a transposé ces quelque 30 pages jamais publiées à ce jour en une mosaïque prégnante de films et photos

d'archives, d'actualités, d'une cinquantenaire d'extraits de film touchant tous à la question du racisme, autant de témoignages relatant le boycott et la résistance noire contre la ségrégation dans les années 1950 et 1960, l'invisibilité des Noirs américains dans l'usine à images hollywoodienne, les protestations des Afro-Américains contre les violences policières, qui perdurent à ce jour, la relation ambiguë de Baldwin au mouvement Black Power, et même un rapport du FBI qui le classe parmi les individus dangereux, parce qu'il est noir et probablement homosexuel ! Ce témoignage marquant et dérangeant sur le statut des Afro-Américains, statut vastement ignoré par le *mainstream* américain, est magnifiquement dit par Samuel L. Jackson qui prête sa voix au poète disparu. S'il est un film documentaire qu'il est indispensable de voir en version originale, et dans lequel il importe de sous-titrer jusqu'aux panneaux dans les manifestations ou les paroles des chansons, c'est bien celui-là. Tout a son poids, son importance, et le film de Raoul Peck, illustrant avec force la réflexion de Baldwin sur les différences et l'incapacité de son pays à considérer tous ceux qui l'habitent comme des Américains égaux en droits, quelles que soient leur couleur, leur sexe, leur religion, leurs inclinations sexuelles, est d'une force remarquable.

The Lost City of Z, James Gray, USA, Irlande 2016, 2h20, - Section Berlinale Special, Distribution en Suisse : Ascot-Elite *****

L'histoire vraie de Percival Harrison Fawcett (Charlie Hunnam), un grand explorateur injustement méconnu du XXe siècle. Percy Fawcett est major dans l'armée et ses chances de promotion sont minces à cause de ses origines. Lorsque la *Royal Geographical Society* lui confie la mission, en 1906, de délimiter et cartogra-



Es war einmal in Deutschland



Moritz Bleibtreu, rôle principal dans **Es war einmal in Deutschland**



Bruno Ganz, le jubilaire, dans **In Zeiten des abnehmenden Lichts**



Three black cats, tableau de Maud Lewis

phier la frontière entre la Bolivie et le Brésil, au cœur de l'Amazonie, il accepte. Du succès de sa mission dépend sa montée en grade au sein de l'armée. Ce mari aimant quitte sa femme enceinte pour se lancer avec quelques hommes (dont Henry Costin, incarné par Robert Pattinson) dans une périlleuse expédition dans la jungle. L'homme se prend de passion pour l'exploration et découvre des traces de ce qu'il pense être une civilisation perdue très ancienne qu'il nomme « Zed ». De retour en Angleterre, Fawcett n'a de cesse de repartir, trouver des preuves de la réalité de cette mystérieuse civilisation, tiraillé entre son amour pour sa famille et sa fascination pour « Zed ». Poussé par sa curiosité, et l'envie de prouver à ceux qui rient de ses affirmations qu'il a raison, il repartira, obsédé par son idéal, mieux : par sa croisade. Un splendide biopic sur un aventurier hors du commun.

Maudie, Aisling Walsh, Canada, Irlande 2016, 1h56 - Section Berlinale Special, Distribution en Suisse : Frenetic Films *****

Nouvelle Ecosse, Canada, fin des années 1930. Ce bio-pic nous fait connaître l'artiste canadienne Maud Lewis (1903-1970) souffrant de polyarthrite rhumatoïde depuis sa naissance : une maladie extrêmement douloureuse qui attaque les os et les déforme. Bossue et difforme, la jeune femme est traitée comme une demeurée par sa famille. Sa consolation : peindre comme elle le sent, en pure autodidacte, sans technique apprise. Mais elle veut son indépendance. Elle répond un jour à une annonce d'Everett, un pêcheur qui cherche une bonne à tout faire. L'estropiée pleine d'humour, de gentillesse et de joie de vivre, et le rustre irascible et brutal, deux marginaux. Etonnamment, ils s'approprient, finissent par se marier, et Everett

tolère, puis encourage le besoin compulsif de peindre de sa femme. Elle décore la maison, puis des cartes, des bouts de carton, des planchettes, des volets... Elle capte le côté lumineux de la vie, les couleurs de la nature, les petites fleurs, les oiseaux, les chats, tous les animaux qu'elle voit depuis sa fenêtre ... Elle peint le bonheur, à sa façon très personnelle. Qui fera d'elle une artiste incontournable de l'art naïf (art populaire). À Digby (Nova Scotia) où elle réside, Maud Lewis vend ses oeuvres pour une bouchée de pain. Devenue une célébrité locale, puis nationale, elle vendra même deux tableaux à la Maison Blanche dans les années 1970. Sa maison et ses oeuvres se trouvent à la « Art Gallery of Nova Scotia ». Porté par deux acteurs habités par leur personnage, le film est profondément émouvant. Hawkins, toujours aussi lumineuse, délivre une performance éblouissante, transcendant avec beaucoup d'aise et de grâce les risques qu'impliquent souvent les rôles d'handicapés au cinéma. Quant à Ethan Hawks, il est juste parfait en bougon fruste.

Es war einmal in Deutschland... Bye Bye Germany..., Sam Garbarski, Belgique 2017, 1h41 - Section Berlinale Special ****

Frankfurt am Main, 1946. David Berman (Moritz Bleibtreu) et ses amis juifs essaient de monter une affaire. Tous sont des survivants de l'holocauste, rescapés des camps de concentration, Berman a peut-être même sauvé sa peau en collaborant avec les Nazis. Il est en vie et il veut relancer le commerce de mercerie qui a coûté leur vie aux siens sous la tyrannie nazie. Un business qui commence par du porte à porte et une tchatche habile : les affaires sont bientôt florissantes. L'expérience de ce groupe d'amis illustre une forme de reconstruc-



Fernando Trueba et sa reine, Pénélope Cruz



tion dans l'immédiat après-guerre, d'un point de vue juif. Leur rêve commun : faire fortune et partir en Amérique. Le destin en décidera quelquefois autrement. Joli titre qui rappelle *Once upon a time in America* ! A la fin du film, un texte indique qu'environ 4'000 Juifs restèrent en Allemagne ou y retournèrent après la chute du Reich, et qu'ils eurent bien de la peine à expliquer leur choix à leurs enfants !! Cette comédie un peu noire ne manque pas d'attraits et nous offre un éclairage pas trop pesant de l'Allemagne au lendemain de la guerre.

In Zeiten des abnehmenden Lichts – In Times of Fading Light - Quand la lumière décline, Matti Geschonneck, Allemagne 2017, 1h40 - Section Berlinale Special ****

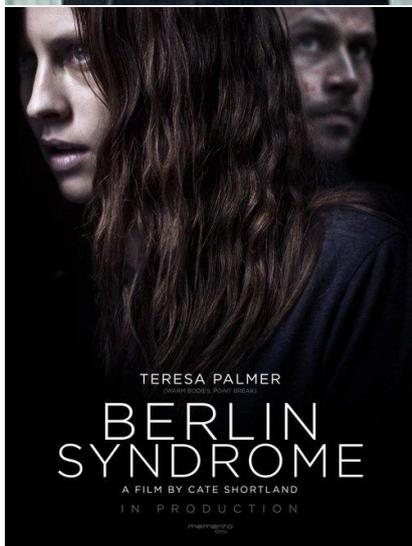
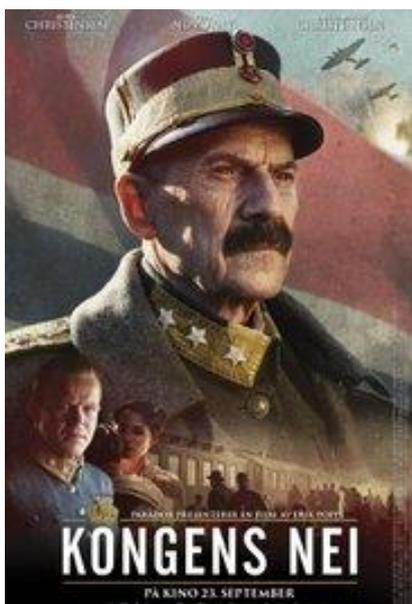
Le film de Marti Geschonneck revisite, avec un humour mordant, le best-seller éponyme d'Eugen Ruge qui se penche sur les rêves et désillusions de quatre générations d'Allemands et de Russes. Automne 1989 (quand la lumière décline, comme le suggère le titre), à la veille de la Chute du Mur : Wilhelm Powileit (Bruno Ganz), un modeste fonctionnaire communiste, se prépare stoïquement à la célébration (par les autres) de son 90^e anniversaire. Il en a assez vu, assez entendu. C'est pour suivre sa femme, Lotti, rencontrée au Mexique, où elle s'était réfugiée pour fuir les Nazis, qu'il s'était établi en DDR, et y a fait une modeste carrière dans la SED Sozialistische Einheitspartei Deutschlands, le parti unique. En ce jour d'anniversaire, tous lui font la sérénade : die Jungen Pioniere, die Freie Deutsche Jugend, les bonzes du Parti, les voisins bien-pensants, on le couvre de fleurs et médailles. Wilhelm subit le cérémonial, tandis que l'harmonie apparente de son entourage se lézarde : son

petit-fils Sascha (Alexander Fehling) a fui à l'Ouest, sa femme Lotti (Hildegard Schmahl) nne supporte pas son gâtisme naissant, son fils Kurt (Sylvester Groth) trompe allègrement sa femme Irina (Eugenia Dodina) et la malheureuse noie sa rage dans l'alcool. Une famille qui se désintègre, tout comme le pays où ils ont fait leur vie. Constat doux-amer d'une « fin de règne ».

La reina de España, Fernando Trueba, Espagne 2016, 2h08 - Section Berlinale Special - ****

En 1999, Trueba tournait **La Niña de Tus Ojos**, l'histoire d'une troupe d'acteurs espagnols venus tourner, à la fin des années 1930, en Allemagne, dans le cadre de l'amitié entre Franquistes et Nazis. Dans le rôle principal, la belle Macarena Granada (Penelope Cruz) qui doit repousser les avances du Dr Goebbels. 18 ans après, Truebe tourne **La Reina de España**, la suite du premier long métrage, toujours avec la belle Macarena Granada, mais cette fois-ci après la seconde Guerre Mondiale. Dans le milieu des années 1950, Macarena Granada, au faîte de sa carrière hollywoodienne, revient au pays. Elle doit y jouer la Reine Isabelle de Castille dans un prestigieux film en costume. Sur le tournage, elle retrouve des amis et collègues d'autrefois, tombe amoureuse d'un beau machiniste et participe à une audacieuse expédition pour libérer un résistant. La production (franquiste) l'oblige à rencontrer Franco, le leader fasciste, qu'elle remet en place de façon quasi royale. L'influence de Franco sur les arts est une thématique chère à Trueba, traitée ici avec légèreté et humour, une dénonciation néanmoins politique.

Le jeune Karl Marx, Raoul Peck, France, Allemagne, Belgique 2017, 1h52 – Section Berlinale Special, Distribution en Suisse :



Agora Films ****
 Europe, 1844-1848. Karl Marx (August Diehl) vit en exil à Paris avec sa femme Jenny. Il a 26 ans, il est couvert de dettes. Un jour, il rencontre Friedrich Engels, fils d'un grand industriel, qui a étudié les conditions de travail du prolétariat anglais. Ces deux fils de famille, brillants, insolents et drôles, vont voler au secours du prolétariat et parvenir à fédérer un mouvement révolutionnaire en forgeant les outils théoriques propres à émanciper, par delà les frontières de l'Europe, les peuples opprimés du monde entier. En Allemagne et en France, le peuple est dans la rue. Marx et Engels veulent comprendre, et changer le monde. Raoul Peck (qui fait fort cette année !) décrit la genèse du mouvement socialiste international, l'émergence des ligues communistes. Il trace aussi le portrait de deux jeunes passionnés qui croient en leur idéal d'une société plus humaine, plus juste, et au pouvoir révolutionnaire des opprimés.

Centaur, Aktan Arym Kubat, Kirghizstan, France, Allemagne, Pays-Bas 2017, 1h29 – Prix Cl-CAE Art Cinema – Section Panorama - Distribution en Suisse : Trigon Film ***

Il était une fois bien loin de Bishkek, la capitale du Kirghizstan, dans une région montagneuse et peu peuplée, un habile voleur de chevaux capable de déjouer toutes les surveillances, qu'il vole ou qu'il rende le cheval volé. Dans ce village vit Centaur (Aktan Arym Kubat), qui mène une vie simple, mais heureuse, avec sa femme muette et son jeune fils qui ne se décide pas à parler. Centaur adore les chevaux, et croit fermement que le peuple kirghize descend des centaures, et que les chevaux sont les ailes des humains. Inutile de vous faire un dessin ! Ce conte allégorique évoque la perte des traditions et des croyances,

le déclin d'une culture ou hommes et bêtes vivaient en harmonie avec la nature, ce que la modernité rend impossible. Le réalisateur, incarne le personnage principal, Centaur. Une belle fable sociale, un constat nostalgique sur la perte des traditions.

Kongens Nei – The King's Choice, Erik Poppe, Norvège, Suède, Danemark, Irlande 2017, 2h10 – Section Panorama ****

9 avril 1940, les Nazis envahissent la Norvège. Le petit royaume était persuadé que sa politique de neutralité le mettait à l'abri des appétits de Hitler, Grave erreur ! Une mobilisation générale dérisoire, confrontée à la force écrasante de l'envahisseur, conduit très rapidement à l'instauration d'un gouvernement à la botte de l'Allemagne, menée par le ministre président fasciste Quisling, le Pétain norvégien. Curt Bräuer (Karl Markovics), l'ambassadeur allemand en Norvège, essaie vainement de convaincre Haakon VII (Jesper Christensen) de cautionner le gouvernement mis en place par les Allemands. Le Roi refuse, l'honneur norvégien est sauf, même si son « non » est un acte symbolique. Traqués par les forces aériennes et terrestres allemandes, très incertains sur leur futur, les membres de la famille royale se séparent : La princesse Märtha et ses enfants vont chercher refuge en Suède, le roi Haakon VII et son fils Olav (Anders Baasmo Christiansen) assureront un gouvernement en exil depuis l'Angleterre. Erik Poppe dresse un bel hommage à ceux qui résistent à l'oppression avec courage et dignité. Ce thriller historique ne manque ni de substance, ni de suspense.

1945, Ferenc Török, Hongrie 2017, 1h31 – Section Panorama ****



Menashe Lustig et le jeune Ruben Niborski dans **Menashe**



Birgit Minichmayr et Philipp Hochmair et le cadavre du mouton



Adapté de la nouvelle « Homecoming » de Gabor T. Szántó, l'histoire débute en août 1945, dans un petit village hongrois, avec des préparatifs du mariage d'Arpad, le fils du puissant secrétaire de mairie Istvan (Péter Rudolf), avec une jeune femme qui semble plus séduite par le magasin de son fiancé que par le fiancé lui-même ! Il faut ajouter au passage que ledit magasin est un bien mal acquis : Le vrai propriétaire, un Juif nommé Pollak, avait été arrêté et déporté par les Nazis suite à une dénonciation anonyme. Istvan s'est en outre assuré la reconnaissance des villageois en distribuant des biens confisqués aux Juifs. Et voilà que, le jour même du mariage, deux Juifs orthodoxes arrivent à la gare du village avec de mystérieuses malles. Leur venue perturbe, inquiète, affole : faudra-t-il leur restituer les « biens mal acquis » ? En viendra-t-il d'autres ? Leur retour agit comme un révélateur : éveillant les remords, l'inquiétude, la colère, voire la rage homicide. Tous ont profité des déportations des Juifs, même le prêtre local. La tension monte d'autant plus que des soldats russes sillonnent les routes, en quête de butin possible. Magnifiquement filmé en noir et blanc, cet épisode met à nu tout un pan révoltant de l'antisémitisme des citoyens lambda sous le 3^{ème} Reich.

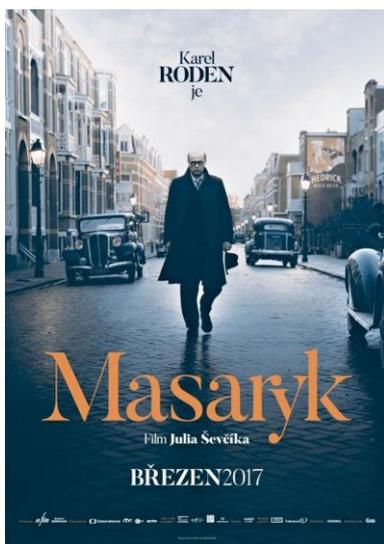
Berlin Syndrome, Cate Shortland, Australie 2017, 1h56 – Section Panorama ***

On connaît le syndrome de Stockholm, voici celui de Berlin, dévoilé dans ce thriller psychologique adapté du roman éponyme de Mélanie Joosten (2011). En vacances, sac à dos, à Berlin, Clare (Teresa Palmer), une jeune Australienne venue photographier l'architecture sévère de l'ancien Berlin-est (en vue d'un livre), fait la connaissance d'Andi (Max Riemelt), un jeune enseignant

allemand plein de charme. Ils se plaisent et passent la nuit ensemble. Mais ce qui semble être le début d'une histoire d'amour vire au cauchemar. Lorsque Clare se réveille le lendemain, elle est seule dans un appartement verrouillé, les fenêtres ont double ou quadruple vitrage, sa carte Sim a disparu. Elle est prisonnière d'un homme qui n'a nulle intention de la laisser partir. La jeune femme est terrifiée tout en étant confusément subjuguée par la volonté de son geôlier. On se prend parfois à se demander si elle feint, ou si elle ressent véritablement le plaisir dans leurs étreintes. Lui se cantonne dans le rôle de maître absolu et de pourvoyeur : il va enseigner chaque jour, et revient avec nourriture et petits cadeaux, imposant sa volonté, par la force si besoin est. On croit comprendre qu'Andi est devenu le monstre qu'il est parce que sa mère l'a abandonné enfant. Un peu faible... Mais l'atmosphère angoissante des deux tiers du film est réussie.

Menashe, Joshua Z Weinstein, USA, Israël 2017, 1h21 – Section Forum - Distribution en Suisse : Look Now Filmverleih ***

Ce film nous plonge si bien dans la très fermée communauté des Juifs Haredim, que j'ai cru pendant toute la projection que l'histoire se déroulait en Israël ! Entièrement parlé yiddish, le récit se déroule à Borough Park à Brooklyn. Religion et traditions déterminent le quotidien des Juifs orthodoxes. L'apparence même du personnage principal, Menashe (joué par Menashe Lustig), le distingue des autres. Son fils de dix ans lui demande pourquoi il ne porte pas le haut chapeau noir ni le manteau également noir. Menashe cache même ses payos (boucles anglaises) derrière ses oreilles. Ce jeune veuf très enveloppé ne cesse de contourner les règles. La communauté voudrait qu'il se remarie rapi-



Grand-mère (Isabelle Huppert) et petite-fille Alba (Thémis Pauwels) dans **Barrage**



Produit et coproduit par... Réalisé par Laura Schroeder. Avec Isabelle Huppert, Thémis Pauwels, Lolita Chammah. Musique de... Distribution... 67 ans

dement, mais lui ne peut imaginer épouser une autre femme, on croit d'ailleurs comprendre qu'il n'aimait pas celle qu'il a perdue. Comme il gagne très peu d'argent en travaillant comme magasinier, il n'a pas les moyens d'offrir un foyer confortable à son fils et son frère, avec l'appui des rabbins, élève le jeune garçon. Menashe veut reprendre son fils, il défie les rabbins et son frère, mais il peine à leur prouver qu'il vaut mieux que ce qu'ils pensent de lui. L'humour et le charme du film naissent de l'observation pointilleuse des règles strictes qui gèrent la vie des Haredim et les heurs et malheurs de celui qui ne parvient pas toujours à les appliquer.

Tiere, Greg Zglinski, Suisse, Autriche, Pologne 2017, 1h34 ***

Anna (Birgit Minichmayr) vit en couple avec Nick (Philipp Hochmair) qui la trompe allègrement avec Andrea (Mona Petri). Andrea serait-elle en fait la Mascha qui va habiter leur appartement en leur absence ? Dans ce psycho-thriller surréaliste et fantastique, empreint d'angoisse et de poésie, l'intrigue se concentre sur le voyage de Vienne à un chalet dans les Préalpes suisses, tout près de la riviéra vaudoise, d'un couple jusqu'à un chalet isolé. Ils recherchent un endroit calme pour écrire, qui un livre de recettes, qui un polar, et aussi pour se retrouver. Mais chacun est prisonnier de sa manière de voir l'autre et de percevoir le monde, et leur ressenti prend une telle force, que le spectateur est emporté, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, tantôt par le troisième (Andrea), dans des réalités contradictoires. Les trois personnages tissent une toile de réalités parallèles et complexes entre lesquelles on navigue. Étrangement, la configuration intérieure du chalet helvétique est identique à celle de l'appartement viennois : dans les deux demeures,

une chambre mystérieuse au bout d'un couloir nu et oppressant. Et toujours réapparaissent des animaux de mauvais augure : un mouton écorché, un oiseau venu s'écraser contre le mur de la cuisine, un chat égyptien Mau noir doté de la parole. Il met d'ailleurs Anna en garde. Ces visions audio-visuelles sont-elles la conséquence de l'accident de voiture que le couple a eu sur la route des vacances ? Tout cela n'est-il que le cauchemar d'Anna ? Ou celui de Nick ? Ou encore celui d'Andrea-Misha ?

Masaryk, A Prominent Patient, Julius Ševčík, République Tchèque, République Slovaque 2017, 1h54 - Section Berlinale Special - *

À l'hiver de 1939, Jan Masaryk (1886-1948), ancien ambassadeur tchécoslovaque à Londres, est admis dans un établissement psychiatrique du New Jersey. Physiquement et mentalement perturbé, Masaryk (Karel Roden) souffre de la trahison des Britanniques et des Français qui ont abandonné la Tchécoslovaquie aux griffes des Nazis. En signant les accords de Munich, les deux grandes puissances ont laissé le champ libre à Hitler et signé la perte des Sudètes. Masaryk est persuadé qu'il n'a pas su défendre les intérêts de son pays, et qu'il a semé la honte sur le nom hérité de son père, fondateur et premier président de Tchécoslovaquie. Dans un montage abscons et un peu déroutant, on assiste tantôt aux entretiens de Masaryk déprimé et malade avec son psychiatre, le Docteur Stein (fin 1939), tantôt aux dernières tentatives diplomatiques infructueuses pour empêcher l'annexion de la Tchécoslovaquie (début 1939). Ce biopic (fictionnel, Masaryk n'a jamais mis les pieds dans un établissement psychiatrique américain) sur les limites de la diplomatie à l'aube de la Guerre est un hommage à la personne et à l'œuvre de Jan



Le réalisateur ukrainien Oleg Sentsov, dans les geôles russes



Le réalisateur iranien Jafar Panahi, castré professionnellement par la République islamique d'Iran.



Masaryk, qui fut dès 1940 Ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Prague en exil à Londres, puis participa au gouvernement d'unité nationale après 1945.

Barrage, Laura Schroeder, Luxembourg, Belgique, France 2017, 1h52 – Section Forum *

Catherine (Lolita Chammah, à la ville, la fille d'Isabelle Huppert) revient au Luxembourg pour renouer avec sa fille Alba (Themis Pauwels) qu'elle a perdue de vue, et qui a été élevée par sa mère Elisabeth (Isabelle Huppert). Les relations entre les trois générations sont plutôt toxiques, la petite-fille est plus attachée à sa grand-mère qu'à sa mère biologique, une étrangère pour elle. La reprise de contact est pénible, empreinte d'hostilité de la part de la pré-ado qui a pris pour argent comptant toutes les leçons de sa grand-mère. Catherine en veut depuis toujours à sa mère de l'avoir contrainte à un entraînement draconien pour devenir championne de tennis, et elle lui en veut d'autant plus que Catherine reproduit le même coaching envers Alba. Catherine « enlève » littéralement Alba, lui impose un séjour commun dans la maison d'été de la famille, et refait connaissance avec elle. Ceci dans un décor naturel pas vraiment idyllique, isolé dans la nature. On s'ennuie juste un peu à observer l'incommunicabilité en voie de diminution de cette famille dysfonctionnelle.

Impression globale à l'aune de 34 films sur les quelque 400 présentés

La Berlinale est sans doute le festival de film le plus engagé parmi les festivals européens. Que ce soit par la fiction ou le documentaire, les œuvres présentées ont, une fois encore, dénoncé l'injustice sous toutes ses formes et loué les résistances. Les invités se sont aussi exprimés en direct : un plaisir

d'entendre Patrick Stewart dénoncer le Brexit, ou encore Maggie Gyllenhaal et Diego Luna le trumpisme. L'European Film Academy a rappelé que plusieurs cinéastes de renom (dont Bertrand Tavernier, Ken Loach, Wim Wenders, Aki Kaurismäki, Stephen Daldry, Nikita Mikhalkov, Alexandre Sokourov, et tant d'autres) entend faire pression sur Vladimir Poutine pour libérer le réalisateur ukrainien Oleg Sentsov (né en 1976), incarcéré depuis 2015 pour « terrorisme et trafic d'armes ». Il a été condamné à 20 ans de prison. (Le documentaire d'Askold Kurov **The Trial : The State of Russia vs Oleg Sentsov** a été montré dans la Section Berlinale Special). On n'a pas évoqué cette année l'Iranien Jafar Panahi, le chou-chou de Berlin, condamné en 2010 à 6 ans de prison et 20 ans d'interdiction de réaliser des films. Ne l'oublions pas ! Il proteste à sa façon, filmant clandestinement avec un téléphone, une petite caméra... Fantôme omniprésent dans les festivals de film internationaux, Panahi n'a pas le droit de quitter l'Iran.

Insertion des migrants, protection des animaux, terrorisme, chômage, consumérisme, racisme, discrimination, les grands problèmes sont abordés dans le programme berlinois au travers de films qui évoquent le passé ou le présent. Mais on pourrait aussi dire que les histoires d'amour ont eu la cote auprès des jurys : le film d'Ildikó Enyedi (**Testrol és lélekról – On Body and Soul**) qui raconte les amours de deux employés dans un abattoir que leurs rêves rapprochent (ils rêvent tous deux d'être des animaux libres qui s'aiment), ou encore celui d'Alain Gomis (**Félicité**), l'histoire d'une Mère Courage qui trouve le bonheur. L'héroïne transgenre de **Una Mujer Fantástica** revendique le droit de pleurer l'homme qu'elle aimait. **Tolvon tuolla puolen** montre que – dans notre monde

policé et égoïste – l’amour du prochain est toujours possible. Le héros de **Retour à Montauk** rêve de ranimer la flamme de ses amours anciennes. Dans **Pokot – Spoor**, un petit groupe se forme, soudé par son amour de la nature et des animaux. Un père dans **Helle Nächte**, une mère dans **Barrage** mettent tout en œuvre pour renouer avec l’enfant qu’ils avaient négligé. Pas de souci, tout n’est pas perdu : misérabilisme et sinistrose n’ont pas as-

sombri la Berlinale.

Et, pour mon plus grand bonheur, le cinéma reste une source inépuisable de pages d’histoire fascinantes : James Gray avec **The Lost City of Z**, Raoul Peck avec **I am not Your Negro** et **Le jeune Karl Marx**, Marcelo Gomes avec **Joaquim**, Erik Poppe avec **Kongens Nei**, pour n’en citer que quelques-uns. Année après année, cela se confirme : Berlin ist eine Reise wert ! Prochaine édition : du 15 au 25 février 2018.

Pour en savoir plus

Le site de la Berlinale :

<https://www.berlinale.de/en/HomePage.html>

Pour une histoire des festivals (XIXe au XXIe) : la Revue 1895, de l’association française de recherche sur l’histoire du cinéma :

<https://1895.revues.org/4478>

Suzanne Déglon Scholer, chargée de communication PromFilm EcoleS, février 2017

